

Revue  
de l'**histoire**  
des **religions**

**Revue de l'histoire des religions**

**4 | 2009**  
**Varia**

---

*Correspondance de Fénelon. Tome XVIII, Suppléments et corrections*, par Jacques LE BRUN, Bruno NEVEU (†) et Irénée NOYE

Genève, Librairie Droz, 2007, 254 p., 23 cm, 63 €.

Henk Hillenaar

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7309>

ISSN : 2105-2573

**Éditeur**

Armand Colin

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 décembre 2009

Pagination : 662-666

ISBN : 978-2200-92592-5

ISSN : 0035-1423

**Référence électronique**

Henk Hillenaar, « *Correspondance de Fénelon. Tome XVIII, Suppléments et corrections*, par Jacques LE BRUN, Bruno NEVEU (†) et Irénée NOYE », *Revue de l'histoire des religions* [En ligne], 4 | 2009, mis en ligne le 15 mars 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rhr/7309>

---

Ce document a été généré automatiquement le 3 mai 2019.

Tous droits réservés

---

# Correspondance de Fénelon. Tome XVIII, Suppléments et corrections, par Jacques LE BRUN, Bruno NEVEU (†) et Irénée NOYE

Genève, Librairie Droz, 2007, 254 p., 23 cm, 63 €.

Henk Hillenaar

---

## RÉFÉRENCE

*Correspondance de Fénelon. Tome XVIII, Suppléments et corrections*, par Jacques LE BRUN, Bruno NEVEU (†) et Irénée NOYE, Genève, Librairie Droz, 2007, 254 p., 23 cm, 63 €.

- 1 Avec ce XVIII<sup>e</sup> tome s'achève la publication de la *Correspondance de Fénelon*, commencée en 1976 sous la direction de Jean Orcibal, et menée à terme depuis le tome VI, en 1987, par Jacques Le Brun et Irénée Noye. Ce dernier volume, *Suppléments et corrections*, fait en quelque sorte pendant au premier, entièrement consacré à la présentation, par Jean Orcibal, de *Fénelon, sa famille et ses débuts*. La correspondance à proprement parler comprend désormais huit volumes, accompagnés chacun d'un deuxième où figurent notes et commentaires. L'ensemble constituera l'un des plus importants instruments de travail pour tout chercheur s'intéressant à l'histoire religieuse et politique du règne de Louis XIV. La liste des « corrections et additions aux tomes I à XVII » en fin de ce volume forme un appendice utile et peut aussi être prise comme un compliment que les auteurs se font à eux-mêmes, tant elle est brève et sans véritable portée. À cette monumentale entreprise il ne manque plus que l'indispensable volume d'index, que les éditeurs ne tarderont sans doute pas à nous procurer.
- 2 Ce tome XVIII nous donne en fait beaucoup plus que la spécification du titre, *Suppléments et corrections*, semble promettre. En plus d'une série de documents inédits ou édités

anciennement, difficiles à trouver, les éditeurs nous présentent, dans la première partie du livre, une série de pièces autour du procès des *Maximes des Saints*, provenant des archives – enfin ouvertes – du Saint-Office. La seconde partie comporte un ensemble de documents moins neufs mais également d'un grand intérêt. Il s'agit de cent quarante-six « lettres spirituelles » de l'archevêque de Cambrai, souvent tronquées, sans date et sans le nom des destinataires. Elles furent publiées et republiées dans les années qui suivirent immédiatement la mort de Fénelon. Les éditeurs de l'époque ont dû choisir ce qu'il y avait, selon eux, de plus beau et de plus précieux dans ces documents, et les manuscrits originaux ont souvent été les victimes de ces opérations. Mais la collection présentée et commentée ici, bien connue donc déjà, comprend une série de joyaux qui font de ce dernier tome de la *Correspondance* comme le point d'orgue de la série. Grâce à des renvois aux nombreuses lettres spirituelles déjà publiées dans les tomes précédents, ces textes ont pu être insérés dans l'ensemble des lettres spirituelles de Fénelon, avec la numérotation de l'édition ancienne la plus citée de ces documents, celle des *Œuvres* de Fénelon de 1850.

- 3 Parmi les lettres inédites, retrouvées entre 1974 et 2005, il y a des pièces intéressantes, comme la lettre au duc de Bourgogne, ou toute une série de lettres à la maréchale de Noailles qui font voir à quel point Fénelon se méfiait de la doctrine et de la personne de son collègue de Paris, le cardinal de Noailles. Des lettres au chanoine Robert, l'ami de Quesnel, concernent la rencontre secrète qui avait été projetée entre ce dernier et l'archevêque de Cambrai, mais qui n'aura jamais lieu. Une série de lettres du généalogiste Jean du Bernat montre de nouveau à quel point Fénelon tenait à l'origine noble de sa famille. Il y a aussi de nouvelles lettres aux correspondants habituels de Fénelon, notamment aux comtesses de Gramont et de Montberon. Dans l'ensemble, ces documents nous confirment dans ce que nous savions déjà par ailleurs. Chose curieuse, cela est vrai aussi pour la vingtaine de pièces provenant du Saint-Office, que les chercheurs réclamaient depuis si longtemps et qu'après l'ouverture des archives du tribunal romain le regretté Bruno Neveu a été le premier à consulter. Là encore, il n'y a presque rien que nous ne savions ou du moins soupçonnions déjà. Certes, il est intéressant de lire les lettres originales que le roi de France et Fénelon lui-même adressèrent alors au pape, ou les rapports du nonce Delfini à Paris, par exemple sur le rôle de Madame de Maintenon dans la querelle des évêques. Mais ces documents, souvent mentionnés ailleurs, n'apportent pas non plus beaucoup de neuf. Le secret du Saint-Office se révèle être tout relatif. Beaucoup de documents qui s'y trouvent étaient connus grâce aux copies gardées dans les archives des intéressés, notamment les votes des cardinaux dans ce procès. À la Cour romaine aussi, un secret devient vite une rumeur, qui finit par figurer dans bien des documents contemporains. Après la publication de ces pièces, les historiens des cinquante dernières années n'ont pas grand-chose à changer dans leurs versions de la querelle entre Bossuet et Fénelon.
- 4 L'intérêt de ce dernier tome de la *Correspondance de Fénelon* se trouve bien davantage dans le trésor de textes spirituels qu'il contient. Plus que l'*Explication des maximes des saints* et autres textes théoriques, ces lettres présentent un beau sommaire de la doctrine du pur amour qui a fait l'unité de sa vie, de tout ce qu'il a écrit et entrepris. Cette doctrine n'a pas seulement inspiré la direction spirituelle de ses lettres ; elle est aussi dans les idées pédagogiques du précepteur, dans la politique du conseiller des ministres de Versailles, dans les préceptes de rhétorique du prédicateur, et même au centre de son livre sur *Les aventures de Télémaque*. Partout nous retrouvons la même vision, le même idéal, celui d'un

amour dont tout amour-propre a disparu. « Il n'y a de fausse vie que l'amour-propre, il n'y a de véritable vie que l'amour de Dieu » (186). Cette vision, nous savons que Fénelon la doit à sa rencontre avec Madame Guyon, et elle est entée sur les dichotomies spirituelles héritées du maître de sa jeunesse, saint Augustin, dont le nom revient à maintes reprises dans ces lettres. L'opposition entre nature et surnature, entre cité terrestre et cité de Dieu, devient chez Fénelon celle entre amour-propre et amour de Dieu. Non cependant sans une certaine distorsion, car pour Augustin, qui parle en termes plutôt « objectifs », la cité terrestre est une valeur neutre tandis que chez Fénelon, pour qui compte avant tout la motivation psychologique, l'amour-propre ne saurait être qu'une force négative. Dans cette perspective la cité terrestre n'est plus qu'une « Babylone » face à « la cité de Dieu » (p. 192). Toute l'ambiguïté du « système » de Fénelon semble être là. Quand il s'agit de pédagogie ou de politique, il sait comment gouverner la cité terrestre, mais c'est toujours pour y faire régner les valeurs de la cité céleste. Le terrestre en lui-même ne semble pas pouvoir accéder à quelque valeur propre. Ces deux réalités n'en sont pas moins intimement mêlées : « l'opération de la grâce, pour se cacher, se confond insensiblement avec la nature » (p. 167). Cependant, dès que Fénelon parle spiritualité, « la nature » et le « moi » deviennent uniquement « amour-propre » et doivent « mourir ». C'est là le thème fondamental ou la métaphore préférée de toutes les lettres spirituelles à ses dirigés : « la pratique réelle et continuelle de la mort à soi-même » (p. 91), « toute la vie chrétienne consiste à mourir à soi et à vivre à Dieu » (176), « notre vie ne doit être qu'une mort lente » (187), « Dieu est celui qui fait mourir », il faut donc avoir le « goût de la destruction » (p. 207). Avec des paroles qui touchent et entraînent, Fénelon sait dire les choses les plus dures à ses dirigés. Comme un autre La Rochefoucauld, il découvre l'amour-propre partout dans notre nature : dans les sentiments, dans l'imagination, dans la raison et surtout dans « l'esprit », tant prôné de son temps. Tout le « moi », c'est-à-dire tout regard et toute pensée qui ont notre propre intérêt, même spirituel, pour objet doivent disparaître, mourir, être oubliés. Cela vaut également pour « le mourir », et pour l'abandon que celui-ci implique. Il ne faut rien voir ni savoir de tous ces mouvements, centrés sur nous-mêmes, qui nous empêchent de trouver notre centre en Dieu et en sa volonté.

- 5 Cette face négative de la médaille – on parle de nos jours de l'anthropologie négative de Fénelon – trouve sa contrepartie dans la foi inébranlable qu'il a dans un « fond de la volonté » humaine où notre nature n'est pas touchée par le mal radical de l'amour-propre. Faisant face à l'esprit en trouble, le fond reste « dans la paix » (153). Dans cette partie la plus intime de notre être blessé, dévié, nous restons libres de choisir la voie opposée, celle de la grâce, de l'Esprit, de l'amour de Dieu. À la comtesse de Mortemart, qui depuis le départ de Madame Guyon tend à prendre la place de confidente dans la vie de l'archevêque, celui-ci écrit : « le don de Dieu n'est que dans le fond le plus intime et le plus secret d'une volonté toute sèche et toute languissante ». Remplacer sa propre volonté par celle de Dieu est depuis le Notre Père des évangiles un sommaire bien connu de la vie spirituelle. Fénelon reprend cette sagesse et se demande donc comment, avec un esprit infecté d'amour-propre, nous pouvons connaître la volonté de Dieu. Celle-ci doit évidemment nous être communiquée de l'extérieur. Ici Fénelon propose trois voies qui, en fait, n'en font qu'une, car chacune d'elles représente la voix de l'Église qui dans la doctrine mystique originale de l'archevêque tend à coïncider avec la voix de Dieu. Il y a premièrement le directeur spirituel qui nous parle en homme d'Église, en homme de Dieu. Celui-ci est le porte-parole de la volonté divine, pourvu que, de notre côté, nous soyons prêts à « tout lui dire », à « être ouvert » et « ne rien cacher ». « Rien n'est

meilleur que de dire tout » : cette exhortation est souvent reprise dans ces lettres. En bon psychologue, Fénelon sait comment une telle ouverture donne accès à l'être profond, au vrai, au « divin » en l'homme. Deux siècles plus tard, Freud n'agira pas différemment en faisant de ce « tout dire » la règle fondamentale de sa psychanalyse. Pareille ouverture constitue l'idéal du petit groupe de fidèles qui partagent sa foi mystique. La volonté de Dieu se fait également connaître par cette voie. Telle une communauté religieuse, le groupe guyonien aspire à l'ouverture et à l'amitié spirituelle. Les membres doivent « s'aider à mourir » (151), « en société de croix » (219), pratiquant même dans ce but la « correction fraternelle ». Enfin, voie aussi importante, la volonté de Dieu nous est révélée tout simplement par les commandements de l'Église, par ses prescriptions, sa liturgie, ses habitudes. L'adage de Fénelon n'est pas seulement qu'il faut mourir à soi, mais aussi qu'il faut obéir à l'Église : « Bornez-vous à écouter l'Église » (139). L'obéissance est au centre de sa spiritualité autant que la mortification. Les deux s'appellent et se complètent : « Le grand point est [expression qui revient souvent sous la plume de Fénelon] de se mortifier, d'obéir, de se défier de soi, de porter la croix » (120). Tout cela explique l'aversion que Fénelon ressent à l'égard du jansénisme, qu'il considère comme le plus grand danger pour la foi de son temps. Car les jansénistes ont une interprétation de la doctrine de saint Augustin d'où la liberté semble absente, et où la volonté de l'homme est touchée par le péché au même titre que toutes ses autres facultés.

- 6 Avec Fénelon – chaque page de ces lettres spirituelles en témoigne – nous sommes en plein milieu des querelles séculaires sur la nature et la grâce. Le dualisme augustinien pèse lourd sur son époque et sur lui. Sa position est claire, trop claire parfois, il défend la liberté humaine tout en semblant sacrifier la nature qui la porte. Cette attitude est aussi celle d'une époque où l'humanisme européen se montre surtout sensible au potentiel négatif de notre « moi ». Depuis la Réforme et les dissidences de toutes sortes qui ont suivi, le bel optimisme de la Renaissance semble avoir disparu. Fénelon, né dans les mêmes terres que Montaigne mais presque un siècle plus tard, ne partage plus l'intérêt de ce dernier pour l'homme et les choses terrestres. Son centre d'intérêt n'est pas ce monde qui déçoit mais Dieu qui se cache. Fénelon fait partie de la génération de Racine et de Madame de La Fayette qui, eux aussi, sont fascinés par la psychologie humaine, mais surtout pour s'en défier.
- 7 Ces lettres spirituelles, souvent séduisantes, montrent que, s'il est un sentiment moderne dont Fénelon souffre et qu'il n'arrive pas à intégrer dans sa foi et sa vision de l'homme, c'est l'ambiguïté qui affecte toutes les manifestations de notre être, nos sentiments, notre imagination, notre langage. Le bien en nous ne saurait exister sans le mal, l'amour sans l'amour-propre ou même la haine, et, en dernière analyse, l'un ne va jamais sans l'autre. Des auteurs comme Shakespeare où Montaigne, et du temps de Fénelon lui-même, Molière et La Fontaine vivent cette même mystérieuse et douloureuse ambiguïté sans se réfugier dans un dualisme spirituel ou psychologique. La théologie de l'époque mais aussi son tempérament incitaient Fénelon à opter pour des solutions plus claires, plus rassurantes. Cependant, si le lecteur de cette *Correspondance* ne peut plus partager la doctrine qui la nourrit, il y a tout lieu d'admirer l'élan, les intuitions, les aspirations, et bien sûr le style de ce gentilhomme archevêque. Ces lettres font partie de l'héritage intellectuel de l'homme moderne. Elles nous aident à mieux comprendre comment nous sommes devenus ce que nous sommes aujourd'hui.

---

## AUTEURS

**HENK HILLENAAR**

Université de Groningue (Pays-Bas).